

Une sobriété heureuse ?

Mgr Charles Morerod, évêque du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg

Parmi les causes de l'anxiété collective actuelle, certaines peuvent être passagères: on reste marqué par la pandémie et les limites de la lutte contre celle-ci, mais on a bon espoir d'en sortir. La guerre, même nucléaire, pourrait nous atteindre, mais on peut espérer que ce ne soit pas le cas. Par contre, le réchauffement climatique est un processus long, engagé depuis longtemps, très difficile à limiter.

On nous demande un effort collectif, d'autant plus que la crise énergétique provoque une augmentation des prix qui pèse surtout sur les plus pauvres (c'est le cas en Suisse, et évidemment davantage dans d'autres pays). Cet effort n'est pas facile à faire passer: on relève à juste titre qu'on nous demande des efforts individuels alors que des compagnies aériennes ont fait des milliers de vols vides pour garder leurs places dans les aéroports. Il reste que le changement résulte de la participation de tout le monde. Par exemple, l'eau chaude est présente dans chacune de nos vies (pour le chauffage, le lavage, la cuisine) et la somme de l'énergie utilisée pour chauffer cette eau est considérable.

Pourquoi est-ce que je vous parle de cela, alors que bien des spécialistes le font déjà, et mieux que moi? J'entends relever un aspect de la question, à savoir la perspective et la motivation que peuvent donner des religions (je le dis en partant de la mienne, que je connais mieux). Par essence, la religion n'est pas matérialiste, mais elle tient compte de la matière, et elle est orientée vers une destinée longue. Elle ne présente pas comme idéal l'enrichissement individuel visant à un confort maximal pendant les quelques décennies d'une vie en ce monde. Une société juste implique que ses membres prennent en considération l'impact des actions individuelles sur autrui jusque dans des situations extrêmes, comme quand saint Maximilien Kolbe prend la place d'un condamné à Auschwitz, ou saint Damien part vivre sur l'île de Molokai réservée aux lépreux. Ils ont pu le faire parce qu'ils avaient une motivation suffisante pour de tels actes. Face à la crise climatique, nous sommes invités à des sacrifices moins drastiques, mais avec une motivation du même type.

En 2015, le pape François a publié l'encyclique «Laudato Si' - Sur la sauvegarde de la maison commune» (c'est-à-dire de la Terre). L'apport de ce texte n'est pas d'abord de signaler les questions environnementales (ce qu'il fait aussi, largement) mais de les situer dans un contexte humain global, relevant les liens entre environnement et pauvreté, la solidarité dans le monde et entre les générations. Une manière générale d'aborder le monde a un impact: «Est-il réaliste d'espérer que celui qui a l'obsession du bénéfice maximum s'attarde à penser aux effets environnementaux qu'il laissera aux prochaines générations?» (190). «On répond aux problèmes sociaux par des réseaux communautaires, non par la simple somme de biens individuels» (219). Il insiste sur l'impact des gestes quotidiens (comme le lien entre habillement et chauffage), et il nous propose un programme: «La spiritualité chrétienne propose une croissance par la sobriété» (222). La spiritualité? C'est une attitude intérieure, une manière d'aborder toute la réalité. Je l'observe dans la vie de personnes et de communautés: si la vie monastique semble lointaine, la dimension spirituelle qui lui donne son sens peut faire partie de chaque vie humaine. Et la spiritualité donne un bonheur: si on accepte une vie simple, ce n'est pas pour se faire mal, mais parce qu'on peut y être plus heureux que dans une abondance trompeuse pour soi-même et injuste vis-à-vis des démunis. Nous sommes invités à une sobriété heureuse, qui redonne souffle à nos vies et à la planète.